

Sommes-nous vraiment en présence d'un texte sur la liberté ?

Pas directement. D'ailleurs le mot n'est pas mentionné.

Le dialogue entre Jésus et la femme de Samarie fait fond sur la rencontre entre Jacob et Rachel au bord d'un puits, il y a de cela plusieurs siècles.

Et c'est d'abord un dialogue qui nous oriente sur nos besoins les plus essentiels, trouvant leur expression symbolique dans le culte à rendre à Dieu.

On vient au puits avec sa soif, et la source, par la bouche de Jésus, nous raconte la version divine de l'arroseur arrosé : « Donne-moi à boire, et laisse-moi étancher ta soif d'essentiel ».

Aujourd'hui, je l'aborde du point de vue

des liens, intérieurs comme extérieurs, qui nous entravent et le don de l'eau vive qui libère en nous une source qui jaillit librement.

A propos de liberté, quelle est celle de cette femme qui vient au puits à l'heure où tout le monde reste à l'abri de la chaleur ?

Une lecture individualiste moderne, genre, « ma vie m'appartient, j'en dispose comme je veux, et je fais ce que je veux, où je veux, quand je veux », serait totalement anachronique et hors de propos.

A cette époque et dans cette civilisation patriarcale, on ne se définit que bien peu par son identité personnelle, mais presque toujours par rapport à un groupe, qui constitue un véritable corps social.

Dans ce corps, ici villageois en civilisation agraire, la femme appartient d'abord à sa famille quand elle est enfant, et à son mari dès qu'elle a quitté père et mère. Elle le nomme son seigneur, et lui doit obéissance, quelle que soit la place de ce dernier dans le corps social, - ça, on peut en parler à haute voix – et malheureusement aussi, quel que soit l'empathie et le comportement de ce dernier ... là, les choses se chuchotent mais parviennent rarement à dépasser le stade des rumeurs et protéger les épouses malmenées.

... En quoi consiste alors la liberté d'une épouse, sinon obéir à son seigneur et maître, et prier Dieu pour qu'il reste le plus intègre possible, afin d'agir dans la crainte du Seigneur. ... en espérant que la crainte du Seigneur -celui du ciel – rend favorable et compréhensif l'époux envers son épouse.

Jésus fatigué du long voyage entre Judée et Galilée, s'est assis au bord du puits de Sychar en Samarie, une terre plutôt hostile aux Juifs. Les disciples sont partis au village chercher du ravitaillement.

Gageons que cette femme qui vient chercher de l'eau à midi n'est pas vraiment libre de venir avec ses compagnes du village à une heure plus fraîche, donc plus confortable.

Elle est bien plutôt réduite à cette activité solitaire et fatigante.

Sa liberté est celle des marginaux et autres mal assimilés, voire rejetés. Seule au soleil, maîtresse d'elle-même tant qu'elle n'est pas à la maison, mais chargée de corvée tout de même, et sans espérance de chaleur humaine à partager.

Elle est cantonnée dans sa marge étroite de liberté bridée et bornée, le dialogue avec elle-même, et la possibilité de ne pas se laisser faire par le premier venu. ... - Tiens ! Comme cet étranger qui traîne au bord du puits ... un Juif, en plus, ces malcroyants !

Que faire ? Déjà qu'elle n'a aucune envie d'être là seule ! Battre en retraite, chercher du renfort ?

Mais qui lui viendra en aide ? ... Alors elle s'avance, ne pouvant s'empêcher d'être étonnée et un peu désarçonnée, tout de même.

Lui aussi, par sa présence là, seul, en plein cagnard - elle n'a pas dû croiser les disciples qui cherchaient du ravitaillement – il est hors cadre habituel. Et puis, depuis quand c'est les messieurs qui vont se crever l'échine à remplir les cruches ?

Serait-ce un fuyard, un criminel ? « Si c'est le cas », se dit-elle, « ma fille t'es pas dans la, une fois de plus ! »

Ceci dit, l'ancêtre Jacob a aussi été exclus et en fuite, et corvéable au service de l'oncle Laban. Donc, accordons à cet étranger un soupçon de bénéfice du doute ...

D'ailleurs il n'a pas l'air bien menaçant, ni trop baraqué ou armé.

En fait, il se tourne vers elle, comme s'il ne lui était pas même étranger. – Il est gonflé, quand-même, d'où lui vient cette liberté de s'adresser à elle comme s'ils étaient du même rang et du même village, et lui demander sans honte ni mépris : « S'il-te-plaît, donne-moi à boire. J'ai soif, je suis fatigué ».

- Va-t-elle accueillir cette demande ?

Elle possède une marge de liberté : celle de choisir l'accueil en écoutant son cœur plutôt que sa crainte, ou alors se référer à son ethnie religieuse comme on se cache derrière un bouclier, et exclure cet étranger !

Ce chemin-là, nous le savons, est devenu de nos jours une large avenue où passent soldats, missiles, blindés et mensonges éhontés.

La femme de Sychar a senti le vent de ce boulet-là. Dans son village, on lui fait bien sentir qu'elle n'est pas vraiment assimilable, pas en odeur de sainteté.

Peut-être, le fait de ne pas refuser d'entrer en matière naît-il en elle d'une sorte de solidarité instinctive dans la résistance, voire la transgression par rapport aux attentes et jugements qui enserrant sa vie et l'excluent plus ou moins elle aussi ?

Entre les deux possibilités de choix, elle opte pour la voie médiane de l'étonnement ironique, afin peut-être de résister à l'envie de dire oui trop vite.

- « Comment ça se fait, toi, un homme, un vrai, un tatoué, juif bon teint, tu me demandes à boire, moi, une femme qui te suis étrangère » ?

Et là, Jésus marque des points. Il refuse l'antagonisme comme la démagogie, et propose plutôt un chemin qui pourrait les rapprocher, la source qui étanche la soif profonde d'exister, et de se relier aux autres, parce qu'on est reliés au Père céleste.

La femme le connaît un peu, ce Père céleste, grâce à la tradition cultuelle de l'ancêtre Jacob, bien implantée entre les monts Garizim et Ebal, où ils se trouvent.

Mais là encore, elle en pâtit autant qu'elle en bénéficie de cette tradition.

Le clan de Jacob, son culte, ses règles, favorisent d'abord les hommes.

Les femmes prennent les miettes qui restent, quand on ne les chasse pas, comme des petits chiens sous la table.

Jésus, quoique affaibli par la soif, désire rencontrer cette personne sur une autre longueur d'onde, parler d'essentiel – « essence-ciel » - à la source :

- Qui fait vivre qui ? Qui rend libre d'aimer, comment ? Et par quel moyen ? La religion attachée à l'ancêtre, de type patriarcale, ou un amour inconditionnel qui nous parle en Esprit et en Vérité ?

La femme se moque d'abord gentiment de Jésus, - « T'es pas un peu prétentieux avec ta source d'eau vive.

Où, disons, un peu à l'ouest ? Tu l'as mise où ta cruche, pour puiser pour moi ? ».

Mais gentiment aussi, elle s'ouvre. Elle peut dire sa soif de façon allusive, quand les paroles de cet étranger mettent en lumière sa vie privée, qu'il n'est pas censé connaître

Alors : - « Es-tu plus grand que notre Père Jacob ? ... On dirait bien. Et ce plus grand me révèle à moi-même. Avec tact, il pointe mon manque, et ma soif d'être aimée, comme s'il voulait vraiment l'étancher ».

Oui, cette personne isolée du fond de la Samarie commence à se sentir reliée ... à un corps social, spirituel, qui n'a plus les mêmes limites. Le centre historique devient Jérusalem ... ou peut-être même plus. Plutôt Dieu – l'étranger le nomme « mon Père » avec une telle confiance ! - Dieu, Père, donc, qui se fait source pour relier chacun.e, par le coeur.

Lui dire tout ce qu'elle a fait, c'est pas pour la montrer du doigt ou la toiser de haut, c'est lui dire, avec un brin de rudesse où affleure la tendresse : « Tu es là, coincée dans une vie qui n'a sûrement pas apporté ce à quoi ton coeur aspire, mais voilà que tu es venue à moi. Tu peux être porte entre Dieu et les autres, en laissant couler la vie en toi ...

Tout ce qu'elle a espéré, recherché auprès de plusieurs maris, et de celui qui n'est pas son mari, se pourrait-il que ...

... Un souffle, encore fragile, de liberté caresse son oreille et réchauffe son coeur. Elle sent grandir en elle une envie irrépressible de laisser sa cruche, sa corvée, qui la stigmatise comme paria, et se faire messagère de bonne nouvelle entre cet homme qui révèle un Dieu proche ... et ce qui demeure tout de même sa communauté de vie, même s'ils ne sont pas toujours tendres avec elle ?

Cette liberté, elle la saisit. La voici qui repart en courant chez elle. Avec allégresse, légère, comme une enfant aimée qui va faire ce qu'on lui a demandé en sautant, elle déboule et se plonge sans crainte dans ce corps social que constitue son village :

- « Eh, venez voir ! Ecoutez ! Cet étranger m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce pas le Messie ? »

Et ses voisines et voisins écoutent.

Animée d'une ferveur joyeuse qui la rend très libre de ses mots et ses mouvements, ils sentent qu'elle est reliée à une source.

Et effectivement en elle, ça coule, comme le chant d'un torrent : « Ma fille bien-aimée. Va, et ma source en toi ne sera arrêtée par rien ni personne. C'est une source qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Il faut qu'ils t'écoutent et boivent aussi, celles et ceux qui pensent m'honorer en te mettant de côté. »

Ça ne résonne pas en vous ce chant ?

Cette voix pleine de tendresse, qui vous donne des ailes, parce que vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes mais à celui qui ouvre votre existence et la rend belle et précieuse comme une source de vie ? »

Rien à voir avec les « il faut que je ...je dois ... parce que sinon... » . Ni avec « je fais ce que je veux, où je veux, quand je veux » qui n'est que mensonge envers soi-même.

Comment pourrait-on être libre, en ne tournant qu'autour du puits de son nombril ? On finit par tomber dedans et se noyer, si ce n'est dans la culpabilité qui revient sous une autre forme, ce sera alors dans la solitude, l'incommunicabilité par manque d'empathie, et le néant.

L'expérience de la liberté chrétienne, c'est accepter que notre précieuse existence se désaltère d'une source qui nous précède et surplombe nos choix. Le courant de l'Esprit-Saint murmure en nous « Abba Père », et nous appelle à lâcher le contrôle de notre vie qui se barricade et ne s'épanouit pas, pour nous ouvrir à la reconnaissance d'être choisi, aimé, libéré de nos peurs, haines et culpabilités, et trouver à portée de vie, mille façons d'exprimer cette libération, de la transmettre. C'est une liberté et une responsabilité qui coulent de la même source.

Bien-sûr, cela passe par un changement de maître. Mais en connaissez-vous beaucoup de maîtres qui nous appellent amis, en partageant en confiance la responsabilité d'aimer ?

Esaïe le prophète le criait déjà

plusieurs centaines d'années avant notre ère : « L'Esprit du Seigneur est sur moi », « il m'a fait messie », ou « il m'a oint », pour annoncer la bonne nouvelle d'une libération de tous les jougs, à celles et ceux qui sont captifs, aveuglés, entravés par la maladie ou les infirmités ...

- « Je suis le messie, l'oint, moi qui te parles » dit Jésus à la femme de Samarie. Et en lisant à la synagogue de Nazareth les paroles du prophète Esaïe, il avait ajouté : « Aujourd'hui, cette parole s'accomplit pour vous qui l'entendez ».

Quelle liberté peut fleurir en nous si on n'est pas relié et reconnu comme enfant légitime ?

Or, elle le peut pour chacun.e d'entre nous, puisque dans le don de la vie de Jésus le messie, Dieu nous ouvre les bras.

Au milieu de ce grand village global médiatique qui pompe notre moral et notre confiance comme une mêlée de sangsues, venons puiser et étancher notre soif, ça coule de source.

Amen.

Bertrand Barral